

Argument prolétaire

Toute ma vie, j'ai été confronté à l'Histoire, et toujours malgré moi. L'art, j'ai dû le chercher. L'Histoire s'est imposée à moi. Comme spectateur, assis au premier rang de l'orchestre ; jamais comme acteur. À moins que, comme dit Tolstoï dans *Guerre et Paix*, tous les vivants soient les acteurs de l'Histoire, ce que je serais assez enclin de croire. Né peu de temps avant la guerre, j'ai vite appris le vocabulaire historique ; ce que voulaient dire faim, manque, abri, gendarme, policier, confrontation, arrestation, déportation, disparition, enterrement, cadavre, mort, soldat, alliés, ennemis, défaite, victoire, front, bombardement, évacuation, prison, prisonnier, blessé, invalide, exécution, camp de concentration... et aussi avoir peur, se cacher, courir, fuir, tomber, mentir, parler, se taire, pleurer, s'évanouir, mourir, porter le deuil. Se consoler, ne jamais se consoler. À l'âge de trois ans, je savais ce que signifiaient juif, maison juive, rafle, maison protégée, ghetto, et je pouvais énumérer les jouets des enfants de mon âge : tank, *katioucha*, revolver, pistolet, fusil, cartouche, pansement, bandage, mitrailleuse, mitraillette, grenade, canon, avion, bombe. J'entendais sans le comprendre le message codé à l'attention

des pilotes, répété en boucle par la radio de la *Luftwaffe* allemande que nous écoutions à la cave quand il y avait de l'électricité : *Krokodil Budapest, Krokodil gross*.

Ensuite, après une trouée de lumière de deux ans, l'ombre de Staline a obscurci le ciel de la Hongrie. J'en étais, quant à moi, tout à fait inconscient, vivant tranquillement ce que je croyais être la vie normale des enfants. À cinq ans, les mots nazisme, fascisme, communisme, Parti (avec majuscule car il était l'unique), droite, gauche, émigrer, Occident, Union Soviétique faisaient partie de mon vocabulaire quotidien et à huit ans j'utilisais couramment des concepts comme *dísszidálni* (quitter le pays illégalement), *kitelepíteni* (déporter à la campagne), classe, ennemi de classe, nationaliser ou *ÁVO* (la police politique). Puis, à peine plus tard, stakhanoviste, ouvrier d'élite, plan quinquennal, comité central, camarade, colocation, magasin d'État, entreprise d'État, hôpital d'État, réunion de cellule, impérialisme, capitalisme. Et je pouvais réciter par cœur la liste des membres du Politburo de même que celle des secrétaires généraux des différents partis communistes (frères) dans le monde, y compris ceux de la République populaire de Mongolie.

Les termes de l'art, je ne les ai appris qu'ensuite. En hongrois d'abord ; en français encore plus tard. Dans le désordre. Pinceau, brosse, couteau, palette, toile, tube, pastille, canevas, carton, marouflage, esquisse, fresque, tondo, prédelle, estampe, eau-forte, pointe sèche, aquarelle, cadre, colle, pastel, siccatif, vernis, et aussi galerie, marchand, conservateur, musée, exposition, accrochage, vernissage, connaisseur, amateur, collectionneur, cartel, et aussi pourcentage, avance, mensualisation, et les époques, et les noms, et les styles... infini. In-fini. Ou : une autre langue.

Un souvenir de l'été 1949 : j'ai huit ans, je fais partie des jeunes communistes, je suis pionnier, je porte le foulard bleu réglementaire. (Au lycée, plus tard, le foulard a rougi.) Je passe deux semaines dans un camp de pionniers à la campagne. Nous dormons sous des tentes, par trois. J'aime beaucoup ces camps, j'en ai fait plusieurs. Un soir, après l'extinction des feux, en chuchotant, je fais de l'esprit :

– Toi, Früh, tu es couché à droite, tu es donc de droite.

Le dénommé Früh, de mon âge, me rétorque qu'il me dénoncera à la police politique. Je suis terrifié. Je lui dis que c'était une plaisanterie. Rien n'y fait. Je propose de lui abandonner ma ration quotidienne de *Bambi*, un jus de fruit immonde 100% chimique dont nous raffolons. Il refuse. Je ne sais pas comment le faire revenir sur sa décision. Je pleure. Je sais que j'irai en prison et j'ai très peur. Je voudrais prévenir mes parents, mais c'est impossible. Pendant des jours d'angoisse, j'attends la police.

Puis la révolution hongroise de 1956 m'a fourni l'occasion de quitter cette partie d'Europe trop agitée à mon goût.

J'ai pensé que par cette fuite j'en aurais fini avec l'Histoire, et pourrais m'occuper de ma personne, et tailler des crayons en paix.

Eh bien non. Une fois qu'elle vous a coincé, l'Histoire ne vous lâche pas. Elle aura toujours une bonne raison pour continuer à s'intéresser à vous. Il lui suffit que vous soyez là où il ne faut pas, être celui qu'il ne faut pas être à un moment donné, avoir l'âge qu'il est déconseillé d'avoir, la fausse nationalité ou pas de nationalité du tout, la mauvaise religion ou pas de religion, la couleur de peau mal choisie, le mauvais sexe, les parents qu'il aurait fallu renier, le métier qu'il ne fallait surtout pas exercer. Bien entendu, c'est moi qui parle, quelqu'un pour

qui la place du spectateur est déjà de trop et qui aimerait bien ne rien voir du tout, rester en dehors du spectacle, loin. Dans la rue, ou, si possible, au café ou encore mieux, dans mon atelier. Havre de paix au milieu de mes tableaux de guerre et de terreur. Les acteurs et les candidats-acteurs du spectacle sont nombreux, provoquant le malheur des spectateurs. Frustrés, ils essayent d'influencer la pièce, de la prendre en main, de la diriger et diriger aussi les spectateurs.

Un exemple de la course-poursuite entre l'Histoire et moi.

Pas assez fortunés pour acheter une maison, pas assez courageux — ou trop attachés à la vie citadine pour nous installer définitivement à la campagne, nous avons été poussés, ma femme et moi, par notre amour de la verdure, des aoûtats, des frelons, des oiseaux nocturnes et de l'inspiration que les aoûtats, les frelons et la bouse de vache peuvent souffler à l'art, à louer successivement pour nos week-ends et vacances plusieurs fermes, longères et bicoques aux quatre coins de la France. Souvent avec des amis. Je pouvais y peindre à mon aise. Pas obligatoirement des paysages ; à vrai dire, jamais de paysages — cependant la vue des paysages, de la nature m'a inspiré, a provoqué en moi d'autres sensations, d'autres idées, en apparence à mille lieues de mon entourage. En apparence seulement. Ayant dû quitter une maison normande humide et qui menaçait ruine, nous sommes partis à la recherche d'une nouvelle demeure secondaire, si possible sans salpêtre sur les murs, sans que nos vestes moisissent et que mes feuilles de dessin s'imbibent d'eau.

C'est ainsi que nous sommes tombés sur une petite annonce vantant les mérites d'une ferme à louer dans le Morbihan. Rendez-vous pris, j'y suis allé avec un ami. Silencieux, loin de

la départementale, caché par une autre maison et des arbres, l'ancien corps de ferme avait été entièrement rénové. Grande salle commune, cheminée, un atelier pour moi avec un mur entièrement vitré, un étage avec des chambres, un hectare de terrain, un coin qui sentait très fort la menthe à côté d'une mare avec poissons-chats. Une digue séparait la propriété du canal Beaumont-Léânefalou, à présent impropre à la navigation, cependant toujours embelli de ponts, écluses, maisons des éclusiers et des éclusières.

Nous étions sous le charme. Profitant d'un moment d'inattention du propriétaire, mon copain m'a soufflé à l'oreille : « On la loue, elle est superbe. Tout le monde y sera heureux, et toi, tu pourras y peindre à loisir ». De plus, la maison n'était pas chère. L'affaire fut conclue. Mais au moment de prendre rendez-vous pour la signature du bail, le propriétaire, un peu gêné, nous dit :

– Je dois vous avertir de quelque chose. C'était la maison d'Argument prolétaire. C'est ici qu'ils ont été arrêtés.

Et alors ? Les membres d'Argument prolétaire sont en prison. Nous avons donc loué leur maison, et nous avons décidé de garder le secret. Principalement à cause de nos enfants en bas âge. Il nous semblait inutile qu'ils cauchemardent en imaginant un groupe de tueurs cruels barbouillés de sang ou l'attaque armée de cette maison destinée à être un endroit de plaisir et de vacances joyeuses.

C'était assez amusant.

Un jour nous avons trouvé les traces d'impacts de balles sur le mur, sous la toile de jute. Un autre jour, un électricien à qui nous expliquions laborieusement comment venir chez nous, nous a interrompus :

– Je connais le chemin, vous habitez la maison d'Argument prolétaire.

Lors d'une fête d'anniversaire au bord de notre mare, un de nos amis, originaire de la région, m'a pris à part pour me dire tout bas, sur le ton de la confidence :

– Tu ne sais pas, mais la ferme d'Argument prolétaire est à deux kilomètres d'ici. Je peux te la montrer si tu veux. Je collectionne tout ce qui les concerne. J'ai aussi la photo de leur ferme.

Un ami avocat, que j'avais invité à cette même fête, m'avait dit :

– Tel que je te connais, je suis sûr que tu as loué la ferme d'Argument prolétaire.

Un hebdomadaire a publié, à la veille des vacances d'été, une liste d'adresses de « vacances insolites ». Notre maison y figurait, avec sa photo (à l'envers) et l'itinéraire pour s'y rendre. L'ami Maurice, le paysan retraité qui habitait la maison à l'angle de notre chemin privé et de la départementale et qui commandait et surveillait l'accès à notre maison, celui qui voulait coller au mur et fusiller tous les Arabes du 18^e arrondissement de Paris, nous a assurés que personne n'irait visiter notre ferme.

Tout le monde connaissait la maison, tout le monde connaissait l'histoire, tous les commerçants connaissaient et aimaient Françoise, nom de guerre d'un des membres du groupe, polie, bien née et élevée dans une bonne famille bourgeoise et si gentille avec les animaux. (Je crois d'ailleurs que c'est cet amour qui les a perdus. On racontait dans le village qu'un inspecteur de police avait reconnu la serviette de l'une des victimes du groupe jetée en pâture aux cochons d'Inde.)

Je me suis mis à m'intéresser à ce groupe. J'ai tout lu sur eux, découpé les articles les concernant. J'ai lu, incrédule,

leurs tracts dénotant une méconnaissance, une ignorance, un mépris total de la politique, de l'économie, des rapports de force sociaux, de l'Histoire, de l'état de la société française et des prolétaires.

J'ai vu, le froid et l'effroi dans le dos, la reproduction dans un hebdomadaire du plan de notre maison esquissé par un membre du groupe, destinant notre chambre à coucher à devenir la « prison du peuple » lors de l'enlèvement projeté d'un dignitaire du régime. Ça pimente vos folles nuits d'amour.

Tout cela ne m'a, au début du moins, pas empêché de peindre. Au contraire. J'y ai fait quelques-uns de mes meilleurs tableaux. Violents, sanglants.

Rapidement, ce ne fut plus amusant. Au bout d'un certain temps, cette omniprésence absente devenait obsédante. La photo de notre maison paraissait régulièrement dans les journaux, et régulièrement la presse se faisait l'écho de la libération anticipée d'un membre du groupe, de la maladie d'un autre, de la mort d'un troisième... la France n'était pas prête à les oublier. Leur histoire dépassait, et de loin, le simple fait divers ; elle était terrifiante, incompréhensible, ne ressemblant en rien aux nombreuses histoires criminelles françaises que relatent les journaux à longueur d'année. Tout cela ne ressemblait pas à la France. Plutôt : ne ressemblait pas à l'idée qu'un artiste étranger, assimilé-naturalisé mais étranger quand même se faisait de la France. Ce n'était pas la bande à Bonnot ; ce n'était pas des criminels banals, des violeurs ordinaires, des braqueurs de chez nous, des parricides habituels, des assassins types. Il s'agissait de têtes brûlées politiques, des révolutionnaires à la Charlotte Corday rappelant les nihilistes russes que nous ne connaissions que par la peinture ou par la littérature

et que nous avons oubliés. On ne comprenait pas plus leurs actions sanglantes que l'acharnement judiciaire dont ils furent l'objet par la suite.

Une chaîne de télévision programma un documentaire où, pendant une longue séquence, on pouvait voir les unités spéciales de la police attaquer « notre » maison en tirant sur la porte où j'aimais m'installer pour faire des croquis, des tireurs d'élite déguisés en Martiens couchés dans les bosquets où nos enfants avaient l'habitude de jouer à cache-cache, le tout supervisé par un hélicoptère de la gendarmerie survolant notre havre de paix.

J'en avais rien à foutre, d'Argument prolétaire, des tireurs d'élite. Tout cela était trop loin, vraiment trop loin de l'art, la chose qui m'intéressait. J'aurais voulu me trouver hors de cette histoire. Et de l'Histoire.

Krokodil Budapest, Krokodil gross.

Et un jour d'été, de calme et de grande chaleur alors que j'étais en train de peindre devant la maison, un immense avion a survolé la propriété à cinquante mètres d'altitude, pas plus. Pour quelle raison ? Était-ce un avion militaire ? Un avion privé ? Des curieux ? De quel droit descendaient-ils si bas ? Un avion de la gendarmerie voulant vérifier l'état des lieux ? Était-ce une erreur de navigation ? Le bruit était terrifiant, l'ombre noire de l'effrayant bruyant immense oiseau de métal a caché un moment le soleil. J'étais déjà adulte, je me suis mis à trembler, j'ai lâché mon pinceau, jeté la toile par terre et j'ai couru jusqu'à la maison cacher ma tête sous un oreiller. Je ressens encore cette terreur même à l'instant même, en écrivant. L'Histoire ne se terminera donc jamais ?

Krokodil Budapest, Krokodil gross.

Nous avons abandonné la maison.

Le hasard a voulu que ce texte soit écrit, coïncidence étrange, un 8 mai, fin de la Deuxième Guerre mondiale. Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux pour me voir dans mon lit d'enfant, le 8 mai 1945 à Budapest et pour entendre cette voix d'homme crier dans la cour : « La guerre est finie ! ».